

Éric Abbel

Duelogues

Saynètes pour deux acteurs

© 2020 Eric Abbel Tous droits réservés
www.ericabbel.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Toute adaptation ou utilisation de cette œuvre, en tout ou partie, par quelque moyen que ce soit, par toute personne ou groupe, amateur ou professionnel, est formellement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Pour toute communication : abbeleric@gmail.com

À Sophie Legrand et Hugues Boucher

Un grand merci aussi, pour leurs relectures et commentaires,
à Alice Bonifas, Agathe Boisseau, Selma Bodwinger, Jennifer Cingouin, Philippe Clayette, Emmanuelle Dupuy, Renaud Durieux, Vane Kien, Séverine Klein, Laurence Labbé, Raphaële Vidaling.

Table des matières

| | |
|---------------------------|----|
| LA CAGE D'ASCENSEUR | 4 |
| DANGEREUSEMENT FÉMININE | 12 |
| UNE FAUTE PROFESSIONNELLE | 20 |
| VIOLENCES GRATUITES | 28 |
| LE SILENCE EN PARTAGE | 35 |
| LA BARRIÈRE DES LANGUES | 45 |
| À PERDRE LA RAISON | 52 |
| HUMAINES RESSOURCES | 58 |
| LA DÉCLAMATION D'AMOUR | 65 |

La cage d'ascenseur

LUI – Vous allez où ?

ELLE – Cinquième.

Il appuie sur le bouton. L'ascenseur referme sa cage sur eux et s'élève en douceur vers des lendemains incertains. Elle tient un petit sac en plastique de supermarché. Il tient un sac identique. Elle est inquiète, ne supporte pas les ascenseurs, et la présence de l'homme la dérange. Il est radieux, une habitude de vie, et la présence de la femme le rend heureux. Ils s'adressent au public :

LUI – C'est véritablement un petit ascenseur. Pour l'implanter dans notre immeuble, au milieu du grand escalier, nous avons dû couper les marches sur la moitié de leur largeur.

ELLE – À présent notre escalier, très étroit, s'enroule autour d'un ascenseur, très étroit.

LUI – Dans cet ascenseur nous pouvons tenir à deux, sans trop respirer.

ELLE – Il m'a demandé où j'allais.

LUI – Elle a répondu cinquième.

ELLE – Il a pressé le bouton à ma place.

LUI – Dans cet ascenseur, c'est la moindre des politesses.

ELLE – Car sinon, j'aurais dû passer mon bras comme ça, par-dessus lui, pour atteindre le bouton.

Pour parfaire son explication, elle effectue le geste au ralenti.

LUI – Nous nous serions nécessairement touchés.

ELLE – Nos deux corps.

LUI – Nos deux corps.

Elle n'est plus anxieuse. Elle vibre d'excitation.

ELLE – Nos deux corps dans une cage d'ascenseur.

LUI – Sa poitrine contre moi, sans possibilité de recul pour l'éviter. Durant cette fraction de seconde où elle aurait pressé le bouton du cinquième étage.

Elle est restée en arrêt, tout contre lui. Dans leurs regards, l'électricité forme de petits éclairs de toutes les couleurs.

ELLE – Il fait chaud dans cet ascenseur. Mes seins sont tendus.

LUI – Si véritablement elle avait dû presser elle-même ce bouton, nous nous serions trouvés dans une situation terriblement intense et gênante.

Elle reprend sa position et son angoisse.

ELLE – Gênante, car nous ne sommes que des voisins. Pour ainsi dire des inconnus.

LUI – Pour elle, je suis n'importe qui.

ELLE – Nous venons de passer le premier étage.

LUI – Vous avez entendu le petit clanc ?

ELLE – Il y a un petit clanc entre chaque étage.

LUI – Une minute par étage, c'est véritablement long. En plus, j'habite au sixième et vous au cinquième.

ELLE – Nous passerons donc cinq minutes ensemble.

Silence. Un ange tente de se faufiler mais ne trouve pas la place et se résigne à faire demi-tour.

LUI – Il fait vraiment chaud, non ? Il n'y a plus de saison.

ELLE – Ne faites pas l'innocent.

LUI – Vous préférez cinq minutes de silence ?

ELLE – Vous croyez que je ne vous ai pas repéré, depuis le temps ?

LUI – Depuis dix ans que nous logeons l'un au-dessus de l'autre, ce serait bien naturel.

ELLE – Vous croyez que je ne vous ai pas repéré dans la rue, dans le train, au supermarché aussi, pas plus tard que tout à l'heure. Vous me suivez !

LUI – Depuis le collège. Jean-Paul Sartre, cinquième B, vous me remettez ?

ELLE – Non.

LUI – Je m'appelle Paul.

ELLE – Je ne vois pas.

LUI – C'est un prénom qui va à n'importe qui et c'est normal, on m'oublie facilement.

ELLE – Enfin, tout de même... nous n'étions que des filles, en cinquième B, suite à la réforme sur la parité et la création de classes de bas niveaux pour garçons.

LUI – Sauf pour moi. L'administration avait oublié de me changer de liste. On était aussi ensemble en quatrième B, en troisième B, deux fois en troisième B car nous avons redoublé tous les deux. Et en seconde, première, et terminale B.

ELLE – Tout de même, je devrais me rappeler. Paul, Paul, Paul...

LUI – Ne cherchez pas. Il est impossible de se souvenir de moi. Vous voyez ces très rares personnes brillantes, charismatiques, remarquables ? Moi, j'ai le pouvoir inverse, d'être quelconque et comme invisible. Pour qu'on me remarque, il faudrait que je sois le dernier homme sur terre.

ELLE – Si vous étiez le dernier homme sur terre, il n'y aurait plus personne pour vous remarquer.

LUI – Il y aurait peut-être, aussi, une dernière femme sur terre.

ELLE – Tiens, vous avez entendu ? Nous sommes passés au second étage.

Au public :

LUI – C'est véritablement très lent. Nous n'avons pas payé cet ascenseur très cher.

ELLE – Au syndic, nous avons étudié toutes les propositions d'ascenseur, du plus lent au plus rapide. J'aurais préféré celui dont les parois, le plafond et le sol étaient couverts de miroirs, de toutes les couleurs.

LUI – Trop cher.

ELLE – Celui-ci, nous l'avons choisi si peu cher que les constructeurs ont rajouté des roues, dans la machinerie, pour le ralentir encore plus.

LUI – À chaque fois qu'on y monte, un tirage au sort est programmé. La machine a une chance sur dix de rester bloquée.

ELLE – Le monde moderne me fascine.

LUI – Le monde moderne me fascine aussi. Le réparateur n'a pas même besoin de se déplacer.

ELLE – Une fois la facture de dépannage payée, sur internet, ils débloquent l'ascenseur à distance.

LUI – Donc mon visage ne vous dit absolument rien ?

ELLE – Non.

LUI – Même en plus jeune ?

Il s'étire la peau sur les côtés.

ELLE – Vraiment pas.

LUI – C'est normal, simple vérification. Mais bon, il vous arrive de me remarquer, c'est déjà ça.

ELLE – Je ne vous remarque pas.

LUI – Vous m'avez remarqué quand je vous suivais, dans la rue, dans le train, au supermarché. Au cinéma aussi, mais vous avez oublié.

ELLE – Au cinéma, je ne fais pas attention aux gens.

LUI – Moi, je ne regarde que vous, peu importe le film. Vous vous placez entre le cinquième et le septième rang. Je suis plus loin, sur le côté droit, et j'observe les émotions sur votre visage, les couleurs du film projetées sur votre visage, bleu, rouge, vert. Vous avez pleuré la dernière fois. Je ne me souviens plus du titre du film. Vous étiez si belle.

Elle a bu ses paroles comme une petite liqueur qui réchauffe le ventre et fait tourner la tête. Elle n'a plus peur de l'ascenseur.

ELLE – Je me trouve belle aussi.

LUI – Un jour dans la rue, je vous suivais lorsque vous avez brusquement fait demi-tour. Vous m'avez bousculé et vous m'avez dit pardon.

ELLE – Pardon ?

LUI – Pardon. Depuis ce jour, je rêvais qu'à nouveau l'occasion se présente.

ELLE – Que je vous parle à nouveau.

LUI – Quand vous m'avez dit pardon, cette idée folle m'a traversé que vous étiez peut-être la seule à pouvoir me remarquer.

ELLE – Pourquoi la seule ?

LUI – Dans ma vie, j'ai tenté diverses expériences. J'ai hurlé dans une bibliothèque. J'ai fréquenté des enterrements habillé en rouge. J'ai volé des téléviseurs en plein jour. Personne ne m'a jamais dit chut, merde ou pardon. Personne ne m'a jamais rien dit d'ailleurs, ne m'a jamais signalé, par exemple, que mon lacet était défait. Alors j'ai pensé que vous, peut-être un jour, à force de me croiser, dans votre décor...

ELLE – A-t-on passé le troisième étage ? Je n'ai rien entendu.

LUI – Il me semble que oui.

ELLE – Je n'en suis pas certaine, je n'ai pas l'habitude. Je ne prends jamais l'ascenseur.

LUI – Je sais.

ELLE – Je ne supporte pas les ascenseurs, cela me rend nerveuse. Ne le prenez pas pour une affaire personnelle, c'est juste l'ascenseur.

LUI – Je sais.

ELLE – Votre présence me rassure. Comme si j'avais l'habitude de vous voir, comme une sorte de... ne le prenez pas mal surtout... comme une sorte d'animal de compagnie. Un tout petit animal, vous savez, si petit qu'on l'oublie, alors on marche dessus et ça couine à peine, et c'est mort. Et on regrette d'avoir oublié de faire attention à lui. C'est quand il n'est plus là qu'il nous manque parce qu'avant, on s'en foutait un peu, vous voyez ?

LUI – Il me semble, oui.

ELLE – En tout cas cela n'a rien à voir avec vous. Les ascenseurs, en général, m'angoissent. Et celui-ci en particulier. C'est si lent !

LUI – C'est véritablement lent. Le temps s'étire comme un élastique. Ensuite, quand nous rentrerons dans nos appartements, tout ira en s'accélégrant et le reste de la journée passera en quelques minutes.

ELLE – Pire que les ascenseurs, je supporte encore moins le noir. La nuit, je dors avec la lumière allumée.

LUI – Et une lampe de poche sur l'oreiller, pour le cas où il y aurait une coupure de courant.

ELLE – Vous me connaissez si bien.

LUI – J'habite juste au-dessus de chez vous. Ma chambre est juste au-dessus de votre chambre. J'ai percé un petit trou dans mon sol, c'est-à-dire dans votre plafond. Je vous regarde aussi la nuit. Cela m'apaise.

ELLE – Vous me regardez la nuit.

LUI – Cela m'apaise.